

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

LES ÂMES ERRANTES

CÉCILE PIN

LES ÂMES ERRANTES

Roman

Traduit de l'anglais
par Carine Chichereau



VOIR DE PRÈS

Titre original : *Wandering Souls*

© Cécile Pin, 2023.

© 2023, Éditions Stock

pour la traduction française.

© 2023, Voir de Près

pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-635-4

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

« Elle mit au monde un fils qu'il
nomma Gershom car, dit-il,
Je suis un immigré en terre
étrangère. »

L'Exode, 2 : 22

« À voir ces corps tout menus,
je me demandai où logeait le chagrin
dans de si petits vaisseaux. »

Maggie Nelson, *Une partie rouge*

PREMIÈRE PARTIE

Novembre 1978 – Vung Tham, Vietnam

Il y a les adieux, et puis on repêche les corps – entre les deux, tout est spéculation.

Dans les années à venir, Thi Anh laisserait les souvenirs atroces du bateau et du camp s'en aller, goutte à goutte, jusqu'à n'être plus que murmures. En revanche, elle s'accrocherait à cette ultime soirée de toutes ses forces, depuis l'odeur du riz fumant dans la cuisine, jusqu'au contact de la peau de sa mère quand elle la serra dans ses bras pour la dernière fois.

Elle se souviendrait qu'elle lui avait préparé son plat préféré, du porc braisé caramélisé et des œufs, tout en fredonnant *Tous les garçons et les filles* de

Françoise Hardy. Les Français avaient quitté le Vietnam vingt-cinq ans plus tôt, mais leur musique demeurait, et les chansons yé-yé remplissaient les maisons du village de Vung Tham.

Anh préparait son sac à dos dans sa chambre, à côté de la cuisine, essayant de choisir ce qu'elle allait emporter et ce qu'elle laissait. « Ne prends pas trop d'affaires, lui avait dit son père. Sur le bateau, il n'y aura pas beaucoup de place. » Elle serra contre elle son uniforme d'écolière, la jupe plissée et la chemise blanche dont les manches étaient désormais trop courtes pour les bras d'une jeune fille de seize ans, avant de le ranger dans son sac.

Ses frères, Thanh et Minh, faisaient la même chose dans la chambre d'en face, toutes leurs affaires éparpillées par terre, et elle les entendait se disputer. Ils devaient se partager le même

sac, et Thanh soutenait que puisque ses vêtements à lui étaient légèrement plus petits – il avait dix ans et Minh, treize –, son frère devrait en emporter moins que lui. « Les tiens, ils prennent trop de place. C'est pas juste si je peux pas en emporter plus que toi. » Leur mère, attirée par le bruit, vint voir ce qui se passait, entraînant dans son sillage un nuage parfumé de porc caramélisé. Thanh commença à lui expliquer, mais sa colère retomba en voyant sa mère exaspérée par ce problème insignifiant. « Pardon, murmura-t-il sous le regard triomphant de Minh qui souriait. C'est pas grave. »

À travers la porte ouverte, Anh aperçut leur petit frère, Dao, qui assistait à la querelle, assis au bord de son futon. Il tripotait sa couverture, anxieux, vêtu d'un tee-shirt bleu bien trop grand que lui avait passé Thanh. Il n'aimait pas que

ses frères se disputent, Anh le savait, car il ne voulait pas avoir à prendre le parti de l'un, s'aliénant l'autre. Parmi ses frères, c'était pour Dao qu'elle était le plus inquiète. Elle se faisait du souci pour sa vie future en Amérique, car il était si timide qu'il aurait du mal à se faire des amis. Elle avait passé ces derniers mois à tenter de le faire sortir de sa coquille, l'encourageant à jouer au Đánh bi ou au Đánh đáo avec les autres enfants du village, près du banyan. « Non, s'il te plaît, lui répondait-il en se cachant à moitié derrière elle. Je préfère rester avec toi. » Leur mère l'attrapa par les mains pour l'arracher à son lit. « Viens, Dao. Tes frères doivent finir de ranger leurs affaires. » Ensemble, ils quittèrent la chambre des garçons et, en passant devant Anh, sa mère lui demanda : « Tu as terminé ? Ça m'arrangerait que tu viennes m'aider à préparer le dîner.

– Oui, maman », répondit-elle en fourrant dans son sac à dos les derniers vêtements étalés sur son lit avant de les suivre à la cuisine. Sa mère posa Dao par terre. « Je peux aider, moi aussi ? » demanda-t-il. Elle écarta les cheveux qui lui tombaient sur le visage et dit : « Non, il n’y a rien à faire pour un petit garçon, ce soir. Va voir ton père au salon. » Il hocha la tête, déçu, et après avoir jeté un regard à sa sœur de ses yeux ronds, il sortit. Anh suspectait que sa mère désirait être un moment seule avec elle dans la cuisine, moment précieux précédant les adieux.

Bébé Hoang dormait dans son berceau, bercé par les bruits rythmés de la cuisine de sa mère, qui faisait grésiller l’huile et tinter les casseroles. Anh retourna la viande de porc tandis que, d’une main tremblante, sa mère découpait en petits morceaux le chou fermenté.

On aurait dit qu'elles jouaient une scène : une soirée banale en milieu de semaine, la cuisine pour décors, les poêles et casseroles en guise d'accessoires. Elles se bousculaient dans ce petit espace, évitant de se regarder, leur bavardage habituel réduit à quelques instructions : « Prends garde à bien racler le fond de la casserole », ou « Ajoute un peu de nước mắm' ». À plusieurs reprises, Anh vit sa mère ouvrir la bouche, sans doute pour dire quelque chose, exprimer une pensée qui lui pesait, mais seuls des soupirs en sortirent.

Ses sœurs cadettes, Mai et Van, mettaient le couvert, transportant avec soin des piles de bols et d'assiettes dans leurs petites mains, leurs longs cheveux tombant en arrière, le bruit de leurs pieds nus à peine audible. Tout en vaquant à leurs occupations, elles révisaient leurs leçons du jour. « Quatre fois quatre,

seize ; quatre fois cinq, vingt ; quatre fois six, vingt-quatre », récitaient-elles en chœur, l'une se trompant à l'occasion, l'autre la corrigeant. « Vingt-huit, pas vingt-six », dit Van à Mai de retour dans la cuisine. Anh disposa la viande dans deux plats, de la fumée montait de la poêle, puis elle les confia à ses sœurs. Elles aimaient apporter la nourriture à table car elles pouvaient en voler un peu au passage, les miettes sur leurs débardeurs blancs les trahissant. Et comme par hasard, dès qu'elles eurent disparu, Anh entendit Mai dire à sa sœur : « C'est un trop gros bout, là » – Van la fit taire.

Au fond du salon, leur père était prosterné près de l'autel, et Dao l'observait attentivement depuis le canapé en cuir usé. L'autel était décoré avec les photos de leurs grands-parents. Debout devant leur maison, Ông nôi et Bà nôi fixaient l'objectif d'un air austère, Van, à peine

née, dans les bras. Derrière, on apercevait la poule des voisins qui se promenait sur la terre noire et sèche de Vung Tham, et le linge qui séchait entre la fenêtre de la cuisine et le palmier tout proche. Il y avait Bà ngoại, au mariage de sa fille, posant près d'un escalier lourdement décoré, en petits talons, cheveux ramenés en chignon. Il y avait aussi le portrait d'Ông ngoại, telle une star hollywoodienne d'autrefois, avec ses dents blanches et ses cheveux à peine grisonnants. Ils étaient morts tous les quatre au cours des trois dernières années, après la chute de Saïgon, quand les derniers soldats étaient rentrés aux États-Unis, telle une bourrasque qui fait frémir les feuilles jaunies. Ils étaient vieux et fatigués, et leur mort n'avait surpris personne. Mais la succession des décès avait été si rapide qu'Anh s'était demandé si c'était une conséquence de la guerre, si